

Réflexion comparative entre les religions traditionnelles et la révélation biblique

Guiblehon Bony

M. Guiblehon est anthropologue, enseignant-chercheur à l'Université de Bouaké, Côte d'Ivoire. Il est l'auteur de plusieurs travaux dont le livre, *Les Hommes-panthères, rites et pratiques magico-thérapeutiques chez les Wè de Côte d'Ivoire*¹. Il est également responsable du projet de traduction en langue wobé et est chargé du cours de l'anthropologie culturelle à la FATEAC.

Cet article n'apporte pas en soi de données nouvelles, ni même un regard nouveau, sur les systèmes religieux africain et judéo-chrétien. C'est une tentative de résumé ou de description éclairée par divers travaux² sur les lignes directrices des religions traditionnelles africaines, des vérités qu'elles contiennent ainsi que de leurs limites à la lumière de la foi chrétienne, pour une meilleure interprétation des phénomènes traditionnels à la lumière des Saintes Ecritures. Il s'agit également de donner des outils permettant d'éviter des confusions entre deux systèmes religieux qui ont de multiples rapprochements, mais qui ne sont pas exactement les mêmes, pour un discernement du vrai du faux dans la culture traditionnelle africaine.

1. Introduction

Alors que M. Griaule³ reconnaissait le système religieux africain comme un « système de relation entre le monde visible des hommes et le monde de l'invisible régi par un Créateur et des puissances qui, sous des noms divers et tout en étant des manifestations de ce Dieu unique, sont spécialisées dans des fonctions de toutes sortes », d'autres chercheurs parlaient d'« animisme ». Selon ces derniers, les Noirs n'étaient pas « matérialistes » parce qu'ils croyaient que tous les êtres, animés et inanimés, avaient une âme⁴. Encore d'autres parlaient du polythéisme ténébreux comme issu de l'imagination aussi fertile que délirante des « populations primitives vivant dans l'angoisse et l'obscurité de l'ignorance et de l'erreur⁵ ». Dès lors, selon Lafargue⁶, le christianisme devient, pour nombre d'occidentaux, la seule vraie religion compatible avec la raison et par conséquent

¹ Le livre est paru à Paris, aux éditions Harmattan, 2007.

² F. Lafargue, *Les religions traditionnelles face au Christ*. in *L'altérité religieuse: un défi pour la mission chrétienne, XVIIIe-XXe siècles* : actes du colloque de l'Association francophone œcuménique de missiologie et du Centre de recherches et d'échanges sur la diffusion et l'inculturation du christianisme, tenu à Torre Pellice (Italie), 2001.

³ Griaule, M., *Dieu d'eau : Entretien avec Ogotemeli*, Paris: Fayard, 1997.

⁴ R. Tabart, *Théologie des religions traditionnelles africaines*, Revue Recherche de Science Religieuse, Dossiers théologie des religions (2) tome 96/2008, pp. 327-341.

⁵ Cf. Plya, J., *L'influence du culte vaudou, ses pratiques et ses conséquences, les chemins de délivrance* dans « *La prière de délivrance et d'exorcisme* », *Actes du Colloque de Hochaltingen, I.A.D.*, Éd. Bénédictines, 2004, pp. 152-183.

⁶ F. Lafargue, op.cit., p. 18.

seule capable de promouvoir une véritable civilisation. Un tel postulat à caractère ethnocentrique a été mal perçu par beaucoup d'Africains qui y voyaient un « génocide culturel », voire « d'ethnocide »⁷.

Mais ces dernières décennies, les études en anthropologie, en théologie et en histoire des religions ainsi que les réflexions sur l'inculturation de l'évangile reconnaissent et parlent enfin de « religions traditionnelles africaines »⁸ (RTA). Les grands axes de ces religions sont connus et bénéficient désormais d'une attention particulière. Les religions traditionnelles africaines, malgré des différences importantes et leurs limites, (offrant parfois des solutions superficielles aux besoins de l'homme en certains de ses aspects) devaient être considérées comme une « dimension organique de la vie » (Mubesala, 2002). Elles posent des questions essentielles à la théologie chrétienne, ont un impact réel sur les populations et comportent des vérités essentielles et de multiples rapprochements avec le christianisme. La connaissance de ces vérités fondamentales apporte une meilleure interprétation ou traduction des phénomènes traditionnels à la lumière de la Bible et dans les langues maternelles africaines. C'est à ce niveau que se situe la valeur ajoutée que nous voulons apporter.

Pour une meilleure compréhension de notre démarche, nous allons dans un premier temps, esquisser les grands traits des religions traditionnelles africaines, et ensuite ceux de la révélation judéo-chrétienne. Nous finirons par les rapprochements et les différences entre les deux systèmes religieux et conclurons par quelques suggestions.

2. Les grands traits des religions traditionnelles

2.1 Le Dieu Suprême et sa séparation d'avec les hommes

Aujourd'hui, plusieurs travaux en théologie et en anthropologie⁹ sur l'Afrique, reconnaissent certains traits positifs des religions traditionnelles africaines et le fait que celles-ci affirment l'existence d'un Dieu Suprême, unique, invisible, immatériel, universel, sans commencement ni fin. Par exemple, deux peuples kru, les Wè et les Bété de Côte d'Ivoire, l'appellent respectivement, *Kea*, *Guela* ou *Gnonsoa* (« l'ancien ») et *Lago* (« ciel »). Il n'est ni mâle ni femelle. C'est ce Dieu unique qui a créé l'homme et qui est à l'origine du monde et de tout bien et de tout mal : rien n'arrive sans qu'il l'ait voulu. Mais ce Dieu est trop éloigné pour que les humains communiquent directement avec lui.

⁷ Cf. R. Lemkim, *Axis rule in occupied Europe*. Washington: Carnegie endowment for international peace, Department of International Law, 1944, 674 p ; R. Jaulin, *La Paix blanche, Introduction à l'ethnocide*, Paris : Éd. du Seuil (Combats), 1970.

⁸ R. Tabart, op.cit., p. 330.

⁹ Par exemple, *Dictionnaire des civilisations africaines*, articles « Dieu », Paris : Fernand Hazan, 1968 : 129; A. Hampate Bâ, *Aspects de la civilisation africaine*, 1972, p. 119.

Selon des récits mythiques, dans les temps anciens, Dieu vivait parmi les humains, mais s'en est éloigné par la faute des êtres humains, notamment d'une femme. Ainsi, un mythe wè raconte que lorsque Dieu vivait parmi les hommes, chacun venait le voir pour se plaindre pour qu'il règle ses petits problèmes (argent, maladie, problèmes conjugaux, fonciers, palabres...). Dieu était tellement sollicité par ces derniers qu'il a décidé, un jour, à la suite d'un incident entre les femmes et les hommes qui se plaignaient des pouvoirs considérables de ces dernières, de partir en envoyant des intermédiaires (*koui*, masques, panthères). C'est ainsi que Dieu s'est séparé des hommes et depuis ce temps, ils n'ont plus de relations directes avec lui.

Il en est de même dans la plupart des groupes en Afrique. Par exemple, les Masaï (Kenya) croient en un Dieu unique, *Ngai* (mot qui désigne aussi le « ciel »), Créateur de tout ce qui existe. Au commencement, *Ngai* possédait tout le bétail. L'homme était mécontent quand *Ngai* s'occupait d'autre chose que d'élevage. La terre étant sacrée, parce que produisant les pâturages pour le bétail, aucun Masaï ne voulait la cultiver avec le fer de peur de l'offenser. C'est contre la loi naturelle, contre le plan de Dieu. L'herbe est aussi sacrée, parce que signe de paix en temps de guerre. Les Masaï s'en servaient dans les rituels en agitant une botte de foin sur les personnes ou les animaux à bénir. Pour rétablir un pont entre Dieu et les hommes, ces derniers sacrifiaient des bêtes lors de mariages ou de rites initiatiques. Mais à la suite d'un incident entre les hommes et Dieu, celui-ci a définitivement rompu ses relations avec eux.

Toutefois, les attributs de Dieu font ressortir sa distance vis-à-vis des vivants ainsi que sa proximité, à travers les intermédiaires. L'ambivalence « lointain-proche » montre combien Dieu est inconnaissable et insaisissable. Les peuples ne peuvent le connaître que par une élévation d'âme à travers des sacrifices, des prières et des intermédiaires.

2.2 Les intermédiaires

Dieu s'étant éloigné par la faute des hommes, il n'y a plus de culte régulier et officiel à son honneur, donc pas de contact direct avec lui. Pour l'atteindre, il faut donc passer par des intermédiaires que sont les esprits, les génies, les fétiches, les masques, les panthères, les *koui*, les ancêtres qui sont associés à diverses pratiques religieuses occupant une place importante dans la vie de l'Africain. Autrement dit, comme le souligne Senghor, il est rare que les hommes s'adressent directement à l'Être suprême, qui siège dans son ciel inaccessible¹⁰. Les offrandes, prières et, d'une façon générale, les cérémonies rituelles lui sont adressées par le canal des forces intermédiaires reliées aux éléments naturels qui les symbolisent. La médiation de ces éléments répond au sens élevé de la hiérarchie dont Dieu est au sommet et au respect dû à sa majesté. Dans le milieu traditionnel africain,

¹⁰ L. S. Senghor, « Pour une philosophie négro-africaine et moderne », in *Revue Ethiopiques (Revue négro-africaine de littérature et de philosophie)*.

jamais un subalterne ne s'adresse directement à l'autorité supérieure. Il lui faut passer nécessairement par un ou des intermédiaires pour se faire introduire.

Ce sont ces intermédiaires qui sont habilités à s'adresser à Dieu et c'est à eux que les hommes rendent un culte, afin d'être assurés de leur protection ou être préservés de l'action néfaste de certains esprits « mauvais ». C'est pourquoi les sacrifices occupent une place centrale dans la relation des hommes avec l'Etre Suprême. Les sacrifices étaient toujours un don que le sacrifiant faisait à Dieu pour lui rendre grâces ou pour obtenir des bénédictions. Mais, comme les circonstances sont variables et que les biens souhaités ne sont pas toujours les mêmes, les sacrifices prenaient une signification particulière suivant les occasions. C'était tout particulièrement le cas lorsque les rapports de l'homme avec Dieu étaient troublés et qu'il s'agissait de les rétablir en se conciliant la faveur divine. Les sacrifices avaient alors une valeur propitiatoire. Tout compte fait, il s'agit « d'offrir, en l'immolant, un être, une force pour renforcer les génies et, à travers eux, l'Etre suprême. Le sacrifice permet une communion du visible et de l'invisible, d'une force individuelle et de la Force suprême, de l'homme et de Dieu, d'un être et de l'Etre de l'Etre¹¹ ».

C'est donc à travers ces intermédiaires que Dieu agit parmi les hommes. Le culte rendu à tous ces intermédiaires fait partie de la conception philosophique et religieuse des Africains selon laquelle, tous les éléments de la nature sont en relation, les uns avec les autres. C'est aussi une manière pour l'Africain de rétablir l'harmonie entre lui et les éléments de la nature¹².

Tout compte fait, les diverses pratiques rituelles contribuent à renforcer et à améliorer les relations entre les humains et les entités invisibles. Les rituels modulent la vie et le comportement des individus et renforcent la solidarité du groupe qui les accomplit.

2.3 Les défunts

Etant donné le caractère éloigné de cet Etre suprême, les défunts ou les morts devenus ancêtres occupent une place incontournable entre lui (Etre suprême) et les vivants du clan. La relation avec les morts devenus des ancêtres sera ponctuée par divers rites.

Selon la conception africaine de la mort, les morts ne sont jamais « partis » ou « morts ». Ils viennent dans le village des morts d'où ils peuvent revenir à tout moment sous la forme d'un nouveau-né. Ils continuent à vivre parmi leur groupe. Les morts ne sont pas des divinités, mais ils ont accès au monde des génies. Ils assurent la protection des membres de leur lignage contre les sorciers et les esprits maléfiques. A ce titre, ils font l'objet de cultes et se voient offrir des sacrifices. Le culte rendu aux ancêtres est lié à l'esprit communautaire africain, car les vivants

¹¹ A. Ndaw, cité par L. S. Senghor: (Ibid).

¹² J-B Tégbaou, *Fétichisme et christianisme*, sans éditeur, 1985.

et les ancêtres défunts forment une même communauté. De ce point de vue, faire des funérailles somptueuses, construire de beaux monuments funéraires, relève de ce lien entre la communauté des vivants et celle des défunts.

En effet, la perte d'un être cher est ambivalente. C'est la tristesse parce que nos relations telles que nous les vivons ici bas sont à jamais rompues. Mais les funérailles prennent l'allure de fêtes populaires (surtout chez certains peuples tels que les Bété, Wè, Agni) le plus souvent pour rendre les derniers honneurs au messager qui va de ce monde pour rejoindre la communauté des ancêtres. Parfois, au moment de l'enterrement, on confie des messages au défunt. Cela montre que la mort n'est pas une fin, mais une rupture et surtout un passage¹³.

2.4 Les interdits ou totems

Selon Frazer¹⁴ un **totem** est « une classe d'objets matériels que le sauvage considère avec un respect superstitieux, croyant qu'il existe entre lui et chacun des membres de la classe une relation intime et tout à fait spéciale ». En d'autres termes, le totem, c'est le respect qu'a une personne, une famille ou une tribu pour un objet ou un être qui incarne un ancêtre, un génie ou un animal¹⁵. On observe plusieurs interdits selon les groupes.

Selon la classification de Girard¹⁶, l'on distingue quatre catégories d'interdits ou de totems : totem de village, celui de lignage, de famille et le totem individuel. Les interdits liés à la nourriture sont le plus souvent nombreux. Mais les interdits sont généralement édictés par les génies ou liés à un pacte avec un animal bienfaiteur. Certains interdits sont liés aux problèmes matrimoniaux, à l'inceste, à la période menstruelle, à la continence avant tout sacrifice offert à une divinité. Il y a aussi des tabous qui sont des interdits portant sur la conduite humaine ou sur la protection de la nature. Par exemple: « si tu chantes en mangeant, ta maman meurt »¹⁷, ou bien, « on ne se cure pas les dents la nuit, parce qu'on perd son mari »¹⁸.

Chez les Wè situés à l'ouest de la Côte d'Ivoire, dans la fraternité des hommes-panthères, il est interdit de manger le chat de Lybie (*Felis sylvestris liyica*) et le petit félin nommé *gbaon*, ainsi que la perdrix ou *glareola*, le rat palmiste (*Xerus erythropus*) et l'écureuil au nom local de *touèwè*¹⁹.

¹³ Toutefois, les morts dites «mauvaises morts», telles que la mort d'une femme en couches ou de la femme enceinte, mort par noyade ou par foudroiement, mort des personnes socialement dégradés (fous, sorciers...) ne donnent pas lieu à une grande fête. Notons aussi que les peuples de confession musulmane font des funérailles modestes.

¹⁴ J.G. Frazer, *Totémisme*, 1887, trad. : 1898 *Totemism and Exogamy. A Treatise on Certain Early Forms of Superstition and Society* (1911-1915).

¹⁵ Ibid, p. 150.

¹⁶ J. Girard, *Dynamique de la société Ouobé, lois des masques et coutumes*, IFAN-Dakar, 1967, pp. 78-86.

¹⁷ Il s'agit de rappeler le risque d'avaler la nourriture de travers.

¹⁸ Avec une cure dent à la bouche, on risque de se blesser.

¹⁹ B. Guiblehon, *Les Hommes-Panthères, rites et pratiques magico-thérapeutiques chez les Wè de Côte d'Ivoire*, Paris : Harmattan, 2007, p. 129.

Ces interdits et tabous sont d'une grande importance dans des sociétés à tradition orale. Ils ont pour but de maintenir la cohésion et la discipline et de régler des problèmes d'ordre hygiénique. A chaque interdit ou tabou est toujours attachée une sanction grave mettant en péril la vie de l'individu et de la société. Selon Mary²⁰, la réalité que recouvrent ces termes, constitue un substrat culturel qui sous-tend les mentalités et qui révèle une certaine vision du monde derrière laquelle il y a une place pour la méditation sur la saleté ou souillure qui est aussi une réflexion sur le rapport de l'ordre au désordre, de l'être au non-être, de la vie à la mort.

2.5 La divination

Chez les Moundang de Léré (Tchad) dont parlent Adler et Zampleni, le **devin** est considéré comme « un expert chargé de contrôler et de guider une action rituelle dans laquelle il ne fait que distinguer un certain nombre d'alternatives dont il retient l'un des termes²¹ ». Dès lors, la divination devient pour ces auteurs, « une institution sociale destinée à guider les choix tant des individuels que de la collectivité²² » qui a un rapport étroit avec la politique et la religion. Elle permet aux hommes d'entrer en contact avec les intermédiaires ou divinités pour interroger leur volonté, afin de s'y conformer.

Chez les Wè, le devin est une figure emblématique du sacré traditionnel qui joue un rôle important. Dans certains cas, c'est lui qui règle la vie sociale en instituant des interdits. Par exemple, il peut décider, selon le contexte que dans tel ou tel village, il est interdit de se battre la nuit. Son autorité est tellement que cette interdiction est suivie²³ par la population jusqu'à nos jours, malgré les transformations sociales apportées par la modernité. On pourrait même dire qu'avec l'aggravation des crises sociopolitique, économique, culturelle que connaissent les populations africaines, ce dernier voit son autorité renforcée dans certaines situations (chômage, sorcellerie, les problèmes conjugaux ou de stérilité, luttes politiques).

Tout compte fait, le devin guide les individus ou la collectivité dans l'accomplissement des rites sacrificiels, la présentation des offrandes consacrées aux esprits, ancêtres ou dieux visant à les apaiser, les protéger contre les forces maléfiques, ou à obtenir leur faveur.

2.6 La magie

La magie est présente dans toute culture (traditionnelle) sous des formes diverses. Elle se distingue de la religion, laquelle est relation avec un sacré transcendant, alors que la magie s'appuie sur une force immanente appelée,

²⁰ D. Mary, *De la souillure : Essais sur les notions de pollution et de tabou*. Paris : Editions La Découverte, 2005.

²¹ A. Adler et A. Zampleni, *Le bâton de l'aveugle. Divination, maladie et pouvoir chez les Moundang du Tchad*, Paris : Hermann, 1972, p. 35.

²² Ibid, p. 35.

²³ A. Gnonsoa, *Le masque au cœur de la société wè*, Abidjan : Frat-Mat, 2007.

par exemple, *mana*²⁴. La magie se définit alors comme des « procédés », une « action » ou « technique qui repose sur un savoir ; elle accompagne le travail de l'homme, elle en prend le relais lorsque ce travail cesse ou atteint ses limites »²⁵.

Frazer²⁶ souligne que les pratiques magiques relevaient de trois lois générales : « similitude, contiguïté, contrariété ». Quelques illustrations permettent de mieux comprendre ces lois. Un exemple de la première loi serait la pratique de l'aspersion d'eau pour faire venir la pluie, la « magie de la pluie ». Un exemple de la deuxième loi porterait sur l'utilisation de parties d'un objet ou d'individu sur lequel on exerce l'action magique (cheveux, rognures, ongles, terre, etc.). L'exemple de la troisième serait, pour empêcher une blessure, on suscite son contraire sous forme d'une image de cicatrisation. Mais ces distinctions n'ont pas rencontré l'adhésion de beaucoup d'anthropologues dont C. Lévi-Strauss qui a montré, dans son livre, *La Pensée sauvage*²⁷, leurs limites en disant qu'elles procéderaient « des formes générales de la métaphore et de la métonymie qui caractérisent l'activité de la pensée symbolique ». Pour Lévi-Strauss²⁸, « la magie est une croyance collective productrice de symboles et de mythes qui agissent sur l'inconscient ».

Dans ses travaux sur les Azandé, Evans-Pritchard²⁹ faisant le lien entre la magie et la médecine, définit celle-ci comme une technique qui atteint son objet par l'emploi de « médecines » rituelles, souvent végétales, où réside un pouvoir mystique, et accompagnées d'incantations. Selon lui, les Azandé, comme de nombreuses autres sociétés, distinguent une « magie bénéfique, qui jouit de l'approbation sociale, d'une magie maléfique, illicite ou tenue pour immorale, qui renvoie plutôt à la sorcellerie (la *sorcery* anglo-saxonne) conçue comme magie instrumentale ».

Tout compte fait, dans l'imaginaire populaire, certains hommes naissent « puissants » et peuvent voir dans le monde invisible et manipuler certaines de ses forces pour nuire à autrui ou jouer un rôle positif. D'autres passent par des rites d'initiation pour obtenir cette puissance ou l'augmenter. Certaines compétitions sont révélatrices de cette pratique magique, car les concurrents se défient et chaque puissant cherche à surclasser les autres. En pays wè, par exemple, les compétitions sportives ou jeux de loisirs entre lignages ou villages, les guerres ou conflits tribaux, les luttes traditionnelles, les fêtes de sortie des masques ou de panthères, sont l'occasion pour les uns et les autres de se « défier » ou de tester leur pouvoir magique. Lafargue³⁰ souligne que « même la thérapeutique

²⁴ Un mot polynésien adopté par Codrington au 19^{ème} siècle et repris par Gurvitch.

²⁵ P. Laburthe-Tolra et J-P. Warnier, *Ethnologie et Anthropologie*, Paris : Karthala, 1993. pp. 161-189.

²⁶ J. Frazer, *Rameau d'or*, Paris : Robert Laffont, 1993.

²⁷ Ouvrage paru en 1962 à Paris chez Plon.

²⁸ C. Lévi-Strauss, *Introduction à l'œuvre de M. Mauss*, présentée dans Marcel Mauss ; *Sociologie et anthropologie*, Paris : PUF, 1989.

²⁹ E. E. Evans-Pritchard, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, Gallimard, 1937. Selon Frazer, le terme *witchcraft* renvoie à la sorcellerie définie comme un pouvoir maléfique inné et le plus souvent inconscient

³⁰ F. Lafargue, op. cit., p. 24.

traditionnelle est une lutte entre puissants ». Il s'agit pour l'homme de se montrer puissant, d'exalter sa propre puissance ou de s'affirmer lui-même.

Ces grands traits sont une constante dans toutes les cultures et non seulement dans les religions traditionnelles africaines. Cependant, la question reste de savoir en quoi la révélation judéo-chrétienne serait-elle différente ?

3. La contribution de la révélation judéo-chrétienne

En effet, tout en admettant l'existence du Dieu unique, les religions traditionnelles africaines n'ont pratiquement pas de contact direct avec lui depuis la séparation originelle. Et aucune mention n'est faite d'un éventuel retour de Dieu parmi les hommes, ni même la possibilité d'une réconciliation. Pour ces traditions, souligne F. Lafargue³¹, c'est comme si le monde était peu figé, rien n'a changé depuis la séparation. On pourrait résumer ainsi cette situation : « Nos ancêtres étaient là, nous sommes là, nos enfants seront là ». Le présent continue indéfiniment, il n'y a pas d'avenir, pas d'eschatologie. L'homme n'a rien à espérer en fait (1Thess 4.13).

3.1 Abraham et la révélation divine

Nous entendons par **révélation divine** l'événement par lequel Dieu, qui était auparavant caché ou éloigné des hommes, se montre visible, se dévoile, apparaît, par exemple à Abraham. Cette apparition prend le caractère d'un événement, d'un changement dans l'histoire, parce que Dieu communique une promesse au patriarche : il s'adresse à un homme, Abraham, bénéficiaire de la promesse. Autrement dit, « Dieu se donne à connaître lui-même³² ». C'est le début d'une **nouvelle alliance**.

Ainsi, pour la première fois dans l'histoire des religions, Dieu s'est révélé à un homme pour conclure « alliance » avec lui et se présenter comme son Dieu et celui de toute sa descendance. Ainsi Dieu ordonne à Abraham de quitter Our, en Chaldée :

Sors de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père et va dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai. Je rendrai grand ton nom et tu seras une source de bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront et maudirai ceux qui te maudiront. Toutes les familles de la terre qui sortiront de toi seront bénies en toi. (Gen 12.1-4)

Ainsi, Abraham a dû marcher par la foi, apprendre à connaître Dieu, lui faire entièrement confiance, être dépendant totalement de sa miséricorde, de sa grâce et de son amour pour pouvoir saisir pleinement les promesses qui lui étaient destinées.

³¹ F. Lafargue, op. cit., p. 21.

³² K. Barth, *Dogmatique de Karl Barth*, n°2, Labor et Fides. I. *La Doctrine de la parole de Dieu* (suite) chapitre II. La révélation de Dieu, 1953.

Le départ d'Abraham de son pays pour une terre inconnue, dans les traditions africaines, serait très mal perçu, car vu comme le signe d'une exclusion ou d'un suicide social. En effet, tel ou tel individu ou groupe est mis à l'écart parce que, pour des raisons qui semblaient alors très justifiables, leur présence était une menace pour le corps social. (C'est le cas, par exemple, dans la société wè ou agni-bona, d'un lépreux, d'un meurtrier³³). Mais Abraham obéit, car il faisait confiance à Dieu. Donc, avec Abraham, la tradition hébraïque est la seule qui annonce pour la première fois le retour de Dieu parmi les hommes.

Abraham était avancé en âge ainsi que sa femme, Sarai (Sara), mais Dieu lui donne un enfant, Isaac. Voulant éprouver sa foi, Dieu lui demande de sacrifier cet unique fils. Abraham obéit, mais Dieu remplace Isaac par un bélier.

Rappelons-nous que dans l'orient ancien ou dans l'environnement immédiat d'Abraham, comme le décrivent Westermann et Jeanneret³⁴, un tel sacrifice n'avait rien de particulier. Le sacrifice des premiers-nés, comme de toutes les prémices, était une pratique courante dans ces tribus voisines. Par Abraham, Dieu avait trouvé l'homme qui le reconnaissait comme souverain Seigneur et par qui il pouvait revenir parmi les hommes. Abraham parlait directement avec Dieu sans passer par un intermédiaire, fut-il un ancêtre, un génie ou une divinité quelconque. C'est cela la révélation, la spécificité biblique. Dieu révèle progressivement à Abraham et à sa descendance ce qu'il va accomplir (Ps 147.19, 20 ; Amos 3.7) pour réconcilier à nouveau tous les hommes avec lui. De ce point de vue, souligne encore Lafargue, la révélation judéo-chrétienne n'est pas seulement, comme les religions traditionnelles, basée sur le souvenir des événements primordiaux, mais elle est fondée sur la Parole même de Dieu qui se manifeste pleinement en Jésus-Christ (Jean 15.15).

Cette relation unique d'amitié entre Dieu et Abraham, exclut tout recours et toute soumission aux divinités et aux ancêtres. C'est le Dieu Suprême qui, désormais, est le Dieu particulier de tout homme (Ex 20.3-5).

L'initiative de ce retour ne vient pas de la volonté de l'homme, comme dans les religions, mais de Dieu (1 Cor 2.9). Or, dans les religions traditionnelles, on ne peut trouver de trace d'une telle révélation (Ps 147.19, 20).

3.2 Jésus-Christ et la révélation

C'est en Jésus que Dieu s'est révélé pleinement au monde. Il est la véritable révélation. Pour Barth³⁵, « la révélation s'identifie à Jésus-Christ ; elle se concentre en lui ». La Bible témoigne de la révélation. Dieu se révèle par sa parole, autrement dit, par des discours et des textes, par exemple, les tables de la loi ou les livres

³³ B. Guiblehon, *Etrangers intimes : étude comparative des personnages médiateurs dans les rites funéraires chez les Wè et les Agni-bona*, mémoire de diplôme de l'Ecole Pratique des hautes Etudes, Paris, 2000.

³⁴ C. Westermann et L. Jeanneret, *La théologie de l'Ancien Testament*, Paris : Labor et Fidès, 2002.

³⁵ K. Barth, op.cit., p.101.

prophétiques. Dieu est entré en communion avec les hommes. Il est à la fois « le sujet et l'objet de la révélation » souligne Barth. En d'autres termes, « le révélateur se confond avec le révélé », conclut-il. Dans un certain nombre d'événements et de personnes (Moïse au Mont Sinaï ou avec le prophète Esaïe dans le temple de Jérusalem), Dieu s'est révélé.

Pendant, c'est en Jésus-Christ que Dieu s'est fait connaître définitivement et véritablement aux hommes en leur apportant « la bonne nouvelle ». En lui, il s'est révélé et a dévoilé sa volonté et son plan de salut (Jean 1.18 ; Eph 1.9-10 ; 3.5 ; 1 Jean 1.1-5). De ce point de vue, la naissance et la mort de Jésus restent le plus grand mystère de la foi chrétienne, car voulue de façon absolument volontaire par Dieu, comme l'avait été le choix d'Abraham et du peuple d'Israël.

Pourtant, aucune croyance traditionnelle ne prévoit ni même ne peut pressentir cet événement, pas plus que le premier acte du retour de Dieu à travers Abraham. Seule la révélation faite par les prophètes à la descendance d'Abraham annonçait la venue du Messie. Le Messie est le Verbe de Dieu, sa parole. Il n'a pas simplement pris l'apparence de l'homme - ceci est à la portée de n'importe quel génie ou esprit ou divinité - mais tout en restant Dieu, il s'est fait homme, né d'une femme. Il est le nouvel Adam sans péché. Par sa mort, il met fin au règne de la mort et restaure non seulement l'homme dans sa dignité première, mais la relation de celui-ci avec le Créateur. En Jésus, il y a quelque chose d'exceptionnel, c'est « la vie éternelle », le salut qu'il apporte au monde. Il révèle au monde qui est Dieu et selon Bultmann³⁶ « ce qu'est la vie avec Dieu ».

Jésus réconcilie le monde avec Dieu, par conséquent, les populations qui en étaient restées à la séparation ou l'éloignement de Dieu, qui étaient soumises à toutes sortes de génies, d'esprits ou divinités, pour qui il n'y avait ni avenir, ni espérance, ces populations reçoivent gratuitement le salut éternel. Par Jésus, Dieu a lui-même aboli le mur de séparation et de la méfiance. Désormais, ces populations ne sont plus sous la domination des divinités en qui elles croient ; elles ne vivent plus dans la peur des esprits maléfiques, des pouvoirs néfastes dont elles se croient menacées, mais elles sont placées sous la protection et le sang de Jésus-Christ. C'est cela la véritable libération (Jean 8.36). Désormais, en Jésus s'ouvre la perspective d'un avenir meilleur et éternel. De ce point de vue, le christianisme offre l'espérance d'une vie éternelle que les religions traditionnelles ne peuvent jamais offrir.

4. Quelques points de rapprochement et de différence

L'analyse ci-dessus montre de multiples rapprochements entre les deux systèmes religieux. Par exemple, tout comme le christianisme, les religions traditionnelles africaines reconnaissent l'existence d'un Dieu Suprême, mais elles diffèrent de la Bible sur le caractère exact de Dieu ainsi que sur son rôle, sa bonté, sa sainteté et sa relation avec l'homme. Il en va de même des divers

³⁶ R. Bultmann, *Foi et compréhension*, tome 1 : historicité de l'homme et de la révélation, Paris : Seuil, 1970.

esprits ou êtres spirituels qui occupent une place centrale dans les religions traditionnelles. Mais ils n'ont ni le même caractère ni les mêmes rôles dans le monde dans la conception biblique. Par exemple, la plupart des tribus pensent que les puissances invisibles ou les dieux ont le pouvoir de conférer aux individus ou à la collectivité richesse, puissance, prospérité dans les affaires, connaissance des plantes médicinales...

Bien que la Bible et les religions traditionnelles puissent s'accorder sur la nature spirituelle de l'homme – un être essentiellement spirituel qui vit après la mort – les deux diffèrent sur sa destinée finale. Pour les religions traditionnelles, les morts ne quittent pas la terre pour aller par exemple au paradis ou dans l'enfer. Ils vivent dans la proximité des vivants comme des ancêtres, des esprits qui sont impliqués dans la gestion des affaires quotidiennes des hommes.

En définitive, on trouve dans les religions traditionnelles des éléments de vérité qui sont des points de contact et qui facilitent la compréhension de la vérité telle qu'elle est révélée dans la Bible. Cependant, les religions traditionnelles sont totalement incapables de conduire les hommes vers Dieu. Seule, la révélation chrétienne parle de la grâce de Dieu, appelle l'homme à se repentir et à se tourner vers le Christ pour le salut éternel (Actes 17.30-31). Selon cette révélation, l'homme est incapable de connaître Dieu par ses propres efforts (Rom 3.8-10). Une vie sans Dieu est inachevée, ce qui est différent dans les religions traditionnelles.

A cause des rapprochements entre les religions traditionnelles et la révélation chrétienne, certains chrétiens africains considèrent le monde des esprits comme un système unifié sous Dieu, avec Dieu au sommet de la hiérarchie des esprits. Certes, Dieu est le Créateur de toute chose, mais il n'est absolument pas l'auteur du mal et ne se confond pas avec le monde des ténèbres. Dieu s'oppose aux esprits malins. La Bible interdit formellement les rapports avec les puissances occultes, parce que Satan anime et agit derrière ces puissances par l'intermédiaire de ses démons. La parole de Dieu est contre les pouvoirs maléfiques des sorciers dont le but est de briser la vie, de tuer, rendre misérable, stérile, fou, provoquer des accidents, des échecs sur le plan scolaire, spirituel ou financier. Ces activités « traditionnelles » auxquelles se livrent les suppôts de Satan sont formellement condamnées par Dieu.

Les religions traditionnelles ont une conception erronée selon laquelle Dieu est éloigné et a condamné l'homme à vivre éternellement sous la domination des esprits mauvais. Aussi placent-elles l'homme au cœur de la religion comme la pierre angulaire, reléguant ainsi Dieu dans les sphères secondaires. En fait, tout est défini selon le point de vue de l'homme, par conséquent, ces religions nient la souveraineté de Dieu et honorent les divinités.

De ce qui précède, la compréhension des religions traditionnelles africaines à la lumière de la révélation chrétienne est nécessaire pour saisir « l'expérience de

Dieu » qui ne paraîtrait plus lointain, mais au contraire, son Esprit est en contact avec les hommes. Le christianisme peut apporter une véritable transformation dans la vision du monde de l'Africain et répondre au grand vide que les religions traditionnelles africaines ont laissé, à savoir la relation de l'homme avec le Dieu. Une interprétation ou traduction intelligible de l'Évangile qui tient compte de cet arrière plan religieux peut également aider à éviter la confusion ou le syncrétisme de certains Africains qui, bien que « convertis » au christianisme, entretiennent parfois ce que A. Mary, expliquant l'une des raisons du succès du pentecôtisme en Afrique, qualifie de « jeu d'échange et de compétition entre pentecôtismes exogènes et prophétismes indigènes...L'affinité entre certaines ressources de la culture pentecôtiste (transe, la vision, la guérison, la lutte contre le démon) et les formes de la religiosité africaine... »³⁷. En fait, il s'agit d'une réinterprétation d'éléments chrétiens dans une perspective africaine ou en fonction des circonstances analogues (l'histoire de David contre Goliath est interprétée comme la lutte des Noirs contre les Blancs...).

C'est pourquoi le travail de la traduction de la Bible est d'un enjeu important pour une « foi qui ne s'impose pas à la manière d'une loi, mais assume avec discernement toutes les marques d'une culture »³⁸. C'est à cette condition que la Bible deviendra « une réalité, une source d'eau vive où chaque peuple, chaque culture puisera pour répondre aux questions existentielles auxquelles il est confronté »³⁹. Nous devons annoncer, par ce moyen, que Christ est « La Voie, la Vérité et la Vie » (Jean 14.6), car c'est en Lui que tous les hommes doivent trouver la plénitude de la vie religieuse et faire l'expérience d'un Dieu réconciliant le monde avec lui.

5. Conclusion : pour une meilleure interprétation des phénomènes traditionnels

Chaque culture est porteuse d'une vision du monde d'un peuple, « vision de laquelle découle des systèmes de valeurs et donc des comportements, des strates qui sont des éléments constitutifs de la personnalité de l'individu »⁴⁰. Le traducteur de la Bible qui fait « *tabula rasa* » et ignore la vision du monde ou le contexte religieux de la langue qu'il doit traduire ne peut jamais toucher les aspirations les plus profondes des peuples concernés.

C'est pourquoi l'apport de tous les spécialistes, notamment du savoir anthropologique, est essentiel pour une interprétation ou traduction discernée des phénomènes traditionnels. En effet, le travail de l'anthropologue aidera à découvrir la vitalité de l'expression religieuse africaine et à éviter une sous-interprétation et une stigmatisation des religions traditionnelles africaines.

³⁷ A. Mary, *Culture pentecôtiste et charisme visionnaire au sein d'une église indépendante africaine*. Arch. des Sc. so. des Relig., 105, 1999, pp. 29-50.

³⁸ J. M. Ela, *Ma foi d'Africain*, Paris : Karthala, 1985, p. 21.

³⁹ Ibid. p. 21.

⁴⁰ P. Hiebert, *Anthropological Insights for Missionaries*, Grand Rapids : Baker Book House, 1985, p. 48.

Les traducteurs des Saintes Ecritures doivent être conscients des éléments de vérité ci-dessus décrits qui sont véhiculés par les religions traditionnelles. Ces éléments de vérité doivent servir de points de départ dans la communication de la foi chrétienne.

La compréhension des caractéristiques des religions traditionnelles africaines et du contexte judéo-chrétien permettra de mieux saisir l'ensemble des croyances, des idées, des domaines de la réalité, des normes et des valeurs qui caractérisent chacune des cultures. C'est ainsi que la façon de présenter et de vivre l'Evangile aura un impact sur les populations pour un meilleur discernement dans l'interprétation des manifestations locales des religions traditionnelles africaines du point de vue de la Bible. Les populations éviteraient ainsi, l'amalgame, le « bricolage » ou le « bris-collages », voire le « collage » et de « logiques païennes¹ » par rapport à la Bible.

« L'ange entra chez elle » (Luc 1. 28) : problème de traduction en gouro

Néné Bi Tra Albert

M. Néné est étudiant à la FATEAC et membre de l'église AEECI (Alliance des Eglises Evangéliques de Côte d'Ivoire). Il se forme en vue de travailler sur la révision de la Bible en gouro, la première Bible publiée en Côte d'Ivoire (1979).

Introduction

L'expression *kaï eiselthon pros auten* dans Luc 1.28 est traduite par plusieurs versions françaises de la Bible par « et l'ange entra chez elle »². Mais traduite littéralement, cette expression pose de sérieuses difficultés de compréhension à un locuteur du gouro³.

L'objectif de tout traducteur de la Bible étant d'exprimer le sens original de la langue cible, il nous revient donc de faire une analyse, aussi brève qu'elle soit, de cette expression afin de transmettre son sens pour la bonne compréhension de nos lecteurs.

¹ A. Mary, *Le bricolage africain des héros chrétiens*, Paris : Cerf, 2000, pp. 1-10.

² Louis Segond 1910, Français Courant, Parole de Vie, Semeur (Etude), etc.

³ Le gouro est une langue mandé sud parlée par environ 500 000 locuteurs habitant le centre ouest de la Côte d'Ivoire.